

La Princesse de Ligne

*Un destin européen entre
Pologne et Belgique
(1815-1895)*

Chemins de la mémoire
nouvelle série

Cette nouvelle série d'une collection qui fut créée par Alain Forest est consacrée aux travaux concernant le domaine historique des origines à nos jours.

Déjà paru

Pierre Bezbakh, *Crises et changements de sociétés*, 2011.

Bernard Suisse, *La mandarinade*, 2011.

Julien Cain, *un humaniste en guerre*, tome 1 : « lettres 1914-1917 ». Introduction, notes et postface par Pierre- André Meyer, série : « XXème siècle », 468 pages.

Madeleine Lassère

La Princesse de Ligne

*Un destin européen entre
Pologne et Belgique
(1815-1895)*

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2012
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr
ISBN : 978-2-296-55835-9
EAN : 9782296558359

Avant-Propos

Retrouver la princesse Hedwige

Si l'on en croit Mme de Girardin, peu suspecte de complaisance, la princesse de Ligne, née Hedwige Lubomirska (1815-1895), ambassadrice à Paris du tout nouvel Etat belge aux côtés de son mari, le prince Eugène de Ligne, était en 1844 un condensé « d'élégance et de distinction »¹. Au fil du temps, le nom de Ligne a conservé tout son éclat ; la princesse Hedwige est devenue une inconnue.

Sans vouloir écrire des Mémoires à proprement parler, cette princesse a laissé des pages de souvenirs, d'évocations familiales, de notes de voyages, de jugements artistiques, de réflexions politiques, formant une sorte de journal intime destiné à son entourage : « Je me suis dit que les événements curieux, dans toutes les vies, peuvent avoir du charme pour ceux qui vous aiment et même pour soi, dans un âge avancé où tant de personnes, tant de faits, sont du domaine du passé. Pourquoi n'écrirais-je pas ce que j'ai vu, sans aucune autre prétention que celle de la vérité et de l'exactitude ? Peut-être mes enfants, en lisant un jour ce que j'écris, y trouveront un souvenir de plus pour moi : c'est tout ce que je demande à ces pages. »²

Ces pages retranscrites, élaguées aussi hélas, ont été publiées en 1922 par sa belle-fille, désireuse de rendre hommage aux « vertus et au bel exemple » laissé par sa belle-mère. Ce travail de piété familiale, pour précieux qu'il soit, se révèle trop limité, trop obscur parfois, excluant toute explication ou tout éclaircissement susceptible d'altérer le propos original. Or, pour une biographe « extérieure » et dans une

1 - Mme de Girardin, *Lettres parisiennes du vicomte de Launay*, 20 avril 1844.

2 - *Souvenirs de la princesse de Ligne*, pages détachées de ses cahiers et publiées par la princesse Charles de Ligne, Bruxelles, 1922.

perspective historique, la vie de la princesse de Ligne offre un triple intérêt :

- Elle souligne à merveille le cosmopolitisme de l'aristocratie européenne du XIX^e dont les alliances, la culture et les avoires se jouent des frontières : autrichienne par son lieu de naissance, polonaise par ses familles maternelle et paternelle, belge par son mariage, française, allemande et italienne par sa culture, la princesse Hedwige, polyglotte, a pu vivre à Vienne, Cracovie, Prague, Rome, Paris ou Bruxelles sans se sentir vraiment étrangère dans aucune de ces villes.
- Elle permet d'évoquer les drames (bien oubliés) de la nation polonaise qui, au XIX^e siècle, soulevèrent à plusieurs reprises les esprits et les cœurs.
- Elle illustre la vitalité, la spécificité du jeune Etat belge dont l'importance diplomatique était grande en Europe, importance diplomatique liée à l'autorité du roi Léopold I^{er}, mais aussi au charisme du prince Eugène de Ligne (1804-1880) dont la princesse Hedwige fut une collaboratrice avisée tout en ayant ses propres convictions (par exemple en faveur de la fusion monarchique en France).

Par ce nouvel ouvrage, l'auteur a voulu rendre à la princesse Hedwige couleurs et vie en faisant ressortir la complexité et la richesse de son destin. Afin d'étayer son récit, l'auteur a puisé largement dans le livre de souvenirs rassemblés par la princesse Charles de Ligne en le réécrivant de bout en bout. Il fallait rétablir une chronologie parfois imprécise ou absente, établir des généalogies (exercice très compliqué pour les familles polonaises !) couper dans de fastidieuses descriptions ou énumérations de noms propres devenus sans signification, éclairer enfin un contexte historique particulièrement foisonnant.

L'auteur a trouvé également de nombreux renseignements dans la biographie du prince Eugène de Ligne, due à son petit-fils, le prince Albert de Ligne³ et dans le Journal Intime Inédit de Charles de

3 - Prince Albert de Ligne, *Le prince Eugène de Ligne*, L'Édition universelle, Bruxelles, 1940.

Montalembert⁴ qui éprouva pour la princesse Hedwige une passion malheureuse dans les années 1830.

Pour compléter son information, l'auteur a utilisé des témoignages de contemporains, des ouvrages d'histoire générale ou très spécifique (par exemple sur le château de Belœil), des coupures de presse relatives au décès de la princesse, etc. L'auteur doit de vifs remerciements à Monsieur Pierre Mouriau de Meulenacker (son épouse est l'arrière-arrière-arrière-petite-fille de la princesse Hedwige) pour ses renseignements et ses conseils donnés avec une extrême obligeance.

Les encarts placés hors du texte et en fin de chapitre sont des « coups de projecteur » sur un point d'histoire, un lieu emblématique, un événement anecdotique. Ils sont comme autant de fenêtres apportant précision ou évocation.

En annexes, des tableaux généalogiques (simplifiés) sont à la disposition du lecteur. Ils se sont avérés indispensables pour suivre les alliances et passer aisément d'une génération à une autre (les prénoms sont souvent les mêmes).

Avec le souci de rendre le récit le plus vif possible, l'auteur s'est autorisé à conserver la première personne du singulier utilisée par la princesse de Ligne et à faire des choix significatifs dans les événements ou les personnages.

Les citations empruntées à la princesse Hedwige elle-même sont signalées par l'usage de caractères italiques suivis d'un astérisque.

NB – Tous les personnages cités ont existé. L'auteur confesse toutefois que si, dans ses *Souvenirs*, la princesse Hedwige parle (une seule fois) de « sa fidèle Adèle », elle n'évoque jamais « Mademoiselle », la gouvernante française dont l'existence, compte tenu des habitudes de l'aristocratie européenne, est pourtant hautement vraisemblable.

4 - Charles de Montalembert, *Journal intime inédit*, 8 volumes, Honoré Champion Editeur.

Chapitre I

Du feu dans les veines

*Quand un cosaque affreux que la rage transporte,
Viole Varsovie échevelée et morte, ...
J'oublie alors l'amour, la famille, l'enfance,
Et les molles chansons, et le loisir serein,
Et j'ajoute à ma lyre une corde d'airain !*
Victor Hugo, *Les Feuilles d'automne*, novembre 1831

30 juin 1831

On a fêté hier mon anniversaire à Przeworsk, chez nous, dans cette maison que j'aime tant. Maman soupire que ce n'est pas un vrai château, que cela ne ressemble en rien à Lancut qui aurait dû nous revenir, mais pour moi c'est très bien, très *cosy*. S'il n'y a pas d'escaliers imposants, de dômes, de tours puissantes, de salons chinois et de théâtre, il y a assez de pièces pour accueillir à la belle saison parents et amis. Nous y sommes tous les étés alors que, les mois d'hiver, nous nous partageons entre Cracovie et Vienne.

J'ai seize ans... et *du feu dans les veines*, gémit Mademoiselle appointée pour m'inculquer la mesure française, la raison française. La raison ! alors que mon pays est en plein tumulte et que mon sang bouillonne comme celui des Polonais dressés contre les Russes, une fois de plus. J'enrage d'être une fille et de ne pouvoir porter l'épée. Si j'osais m'enfuir, je galoperais m'engager aux côtés des insurgés, je verserais mon sang s'il le fallait. Mais, pour être sincère, j'ai peur du sang et Hedwige Lubomirska, fille de prince, n'a pas sa place aux

armées. Quand je tiens des discours guerriers, Mademoiselle gémit de plus belle :

- Hedwige, vous avez seize ans ! Il est temps d'adopter un ton et des manières plus posés. Vous pourriez bientôt vous marier...
- Me marier ! Ce n'est pas à l'ordre du jour, Dieu merci... Isa s'est mariée à vingt-et-un ans. J'ai tout mon temps, je veux connaître le frisson de l'amour, choisir mon mari...
- Quel langage de grisette ! Le frisson de l'amour, et quoi encore ? Le mariage est affaire sérieuse, surtout dans vos familles où les alliances sont soigneusement mûries, préparées ; une princesse n'est guère libre de son cœur...
- Moi, je le serai !
- Belle exaltation ! On en reparlera un peu plus tard... Et si on regardait plutôt vos cadeaux...

Mère m'a offert une bague avec une pierre de couleur, trop petite la pierre et trop petite la bague ! Ah ! Porter des diamants, plein de diamants !... Père m'a donné une écritoire de voyage et Mademoiselle un cahier à serrure pour y enfermer les remous de mon âme :

- Cela servira de filtre à vos emballements... En les écrivant, en les décrivant, vous les réduirez à de justes proportions...

Et cela en français, naturellement ! Mademoiselle y veille. Mademoiselle est accrochée à mon français qui est son gagne-pain. Nous autres, Grands de Pologne, comprenons mais évitons le russe. Avec Mère qui a passé sa jeunesse à Dresde, je parle allemand et, dans une moindre mesure, anglais et français. Avec Père, c'est selon mais, ces temps-ci, il affecte de ne parler que polonais, *la langue des domestiques*, siffle Mademoiselle... Père argumente :

- La Pologne relève la tête. Enfin ! Plus que jamais je veux penser, parler et écrire polonais. Et tous devraient, par patriotisme, faire de même.

Pour ma part, je ne demande pas mieux ! Cela me libère de Mademoiselle et je parle polonais avec Adèle, ma compagne de jeux, ma servante depuis que je suis enfant. En ce moment, nos langues vont bon train. La maison est un tourbillon... On entre, on sort, on s'enferme dans le bureau de Père, des inconnus surgissent, circulent poussiéreux, mystérieux... Il y a des éclats de voix, un remue-ménage de chevaux, de messagers... Père passe des heures avec nos cousins Potocki et Zamoyski (Ah ! Ladislas Zamoyski ! Quelle prestance !

Quel charme ! Mais il ne me regarde même pas...). Mère tempête pour un rien, bouscule ses gens et ses meubles... L'ambiance est perpétuellement à l'orage. J'adore cela, mais ne sais que penser car on me tient à l'écart de tout ce qui me paraît intéressant.

En ajustant des bribes de conversation et les commentaires des domestiques, en parcourant les journaux en cachette, en cuisinant Mademoiselle, j'arrive à me bâtir une réalité : nous, les Polonais, nous avons mis tous nos espoirs dans la politique de Napoléon favorable à la renaissance de notre pays, mais Napoléon est mort et enterré et... nos espoirs avec lui. Depuis ma naissance, depuis ce fameux Congrès de Vienne dont on a tant parlé, un royaume de Pologne a bien été reconstitué, mais sous l'autorité du propre frère du Tsar, le Grand duc Constantin, Alexandre I^{er} gardant le titre de roi. Heureusement, la République de Cracovie est restée libre sous la triple protection de la Prusse, de la Russie et de l'Autriche.

Au début, Alexandre I^{er} a fait gant de velours : il a toléré notre Diète, nos institutions, nos coutumes, permis l'ouverture d'une université à Varsovie. Il a même élaboré avec le prince Czartoryski une constitution qui se présentait comme libérale. Tout allait bien, ou presque... La Pologne éternelle revivait ! Tout s'est gâté avec le nouveau tsar Nicolas I^{er}, furieux de l'opposition libérale à laquelle il s'est heurté jusqu'en Russie. Les opposants russes ont payé le prix fort¹, les Polonais aussi ! Le Tsar a réduit les libertés qui nous avaient été laissées. Constantin, que l'on avait cru faible, s'est révélé à moitié fou ! Il y a quelques mois, il a voulu mobiliser nos élèves officiers de Varsovie pour les envoyer, par ordre du Tsar, combattre les forces révolutionnaires en France et dans les provinces belges. Combattre la liberté, alors que nous en rêvions ! Cet ordre imbécile a soulevé l'indignation et piqué l'orgueil de nos élèves officiers qui, à la demande de leurs instructeurs, ont retourné leurs armes contre les Russes, soulevé Varsovie et chassé Constantin². Il paraît que Constantin est allé mourir du choléra du côté de Vitebsk. Bon

1 - Insurrection des Décabristes en décembre 1825, sorte de putsch militaire fomenté par des nobles lors de l'accession au pouvoir de Nicolas I^{er} et dont l'échec fut sanctionné par de très lourdes condamnations.

2 - Insurrection du 29 novembre 1830.

débarras ! Un Romanov de moins ! Si Nicolas pouvait être contaminé lui aussi... et tous les Russes !

Les nôtres ont pris leur destinée en main. Ils ont proclamé l'indépendance de la Pologne, puis l'union de la Pologne et de la Lituanie qui nous avait été volée par les Russes. Un gouvernement provisoire a été constitué à la hâte, puis un gouvernement d'union nationale présidé par le prince Adam Czartoryski³. Que n'est-il notre roi ? Il est de notre famille. D'ailleurs, nous sommes tous parents, nous les Grands de Pologne, les Lubomirski, les Czartoryski, les Potocki, les Sangusko, tous princes ou comtes, bien décidés à prendre en charge les destinées d'une patrie écartelée depuis des années entre Russes, Prussiens et Autrichiens. Encore notre famille a-t-elle la chance d'habiter la Galicie sous influence autrichienne depuis longtemps. La domination des Autrichiens a plutôt été bienveillante ou indolente... Ils sont catholiques comme nous et nous partageons beaucoup de choses... Sans parler de tous les gens que nous connaissons à Vienne où nous avons obtenu le droit de résider. Lorsque Isabelle a fait son entrée dans le monde, nous y sommes restés plusieurs mois... Mes parents multipliaient les visites, la conduisaient au bal, au concert... J'étais béate d'admiration devant ses robes blanches et ses coiffures fleuries... Mon tour viendra-t-il ? Pas cette année en tout cas !

Si les Autrichiens sont tolérants, les Russes sont autrement autoritaires et inflexibles ; leur réaction est brutale, redoutable... Mais il paraît que nos cavaliers, sous les ordres du général « je ne sais plus qui »⁴, font des prouesses contre eux ! A l'attaque ! Si nous montrons notre vaillance, la France viendra nous secourir. Elle ne peut, elle, la patrie de la liberté, être sourde à nos appels. Père nous a lu un article paru dans un de ses journaux venus de France :

Enfin, elle a jeté son cri de réveil, enfin elle a secoué ses chaînes et en a menacé la tête de ces barbares oppresseurs, cette fière et

3 - Adam Georges (ou Jerzy) Czartoryski (1770-1861) a été ministre des Affaires étrangères d'Alexandre I^{er}. Il a œuvré au Congrès de Vienne pour la résurrection d'un royaume de Pologne. Très modéré, il avait déconseillé l'insurrection avant de s'y rallier et d'accepter la présidence de cette Pologne insurgée. Il était lié de près aux Lubomirski (voir tableaux généalogiques mis en annexe).

4 - Le général Skrzynecki (1787-1860).

généreuse Pologne tant calomniée, tant opprimée, tant chérie de tous les cœurs libres et catholiques.

Cela nous a tiré des larmes. Je ne sais pas qui est ce M. de Montalembert⁵, celui qui a signé l'article, mais c'est un noble cœur ! Si tous les Français sont comme lui nous sommes sauvés ! Gloire à la France ! Gloire à la Pologne !

Père qui a été malade cet hiver n'a pu partir à l'armée, mais mon beau-frère Ladislas a rejoint les combattants malgré les larmes d'Isabelle. Que Dieu le protège ! Et son frère Roman ! Que Dieu fasse justice aux Polonais ! Je voudrais bien le croire ! J'ai lu une définition inquiétante du mot insurgés dans mon *Dictionnaire classique de la langue française à l'usage des maisons d'éducation* donné par Mademoiselle : *Insurgés : ceux qui se révoltent contre le gouvernement établi ; quand ils réussissent, ce sont des héros, on leur donne de l'or et des rubans ; quand ils succombent, ce sont des rebelles et on les tue.* Alors, héros ou rebelles ? Pile ou face ? Quel sera le sort de nos officiers polonais ?

22 juillet 1831, couvent de Bielany, près de Cracovie

Je m'ennuie, oh ! comme je m'ennuie ! Les nouvelles de l'armée se sont faites si alarmantes que Mère est venue se réfugier avec nous dans ce couvent de Bielany où nous jouissons d'une hospitalité permanente : c'est notre famille qui l'a fondé et nous contribuons largement à son entretien. Nous ne logeons pas dans le couvent même, mais dans une petite maison attenante et nous y sommes si à l'étroit qu'il n'est pas question d'y recevoir quiconque. Mère, l'esprit ailleurs, guette et prie... Mademoiselle me répète à l'infini que l'air est pur, que la vue sur la Vistule est magnifique, qu'il faut admirer la nature, un don de Dieu... Elle m'invite à m'exercer à des descriptions pour m'occuper :

— Cela enrichira votre vocabulaire... Tenez, faites un paragraphe sur la forêt.

5 - Charles de Montalembert (1810-1870) : dans *L'Avenir* du 12 décembre 1830.

La forêt, je l'aime bien, mais ce travail gratuit me semble sans intérêt aucun : la forêt était là hier, elle est là aujourd'hui et elle sera à la même place demain, avec ou sans moi !

Ecrire pour écrire, je préfère me raconter. Avec nos histoires de famille, je pourrais faire des dizaines et des dizaines de romans. Nous sommes si nombreux et si remuants : j'ai deux sœurs, un frère, une ribambelle d'oncles, de tantes, de cousins et de cousines... D'habitude, nous allons sans cesse d'une maison à l'autre, nous nous entassons dans les étages, nous imaginons des bals costumés, des séances théâtrales, des jeux, nous partons en promenades... Nos étés sont joyeux, animés..., sauf cet été où nous nous terrons, prudents dans l'attente des événements. Mes cousins me manquent ! Georges n'a que quatorze ans et Dorothee, ma petite sœur, est un bébé (de dix ans quand même !). Isabelle, ma grande sœur⁶, est restée dans une villa aux abords de Cracovie, au plus près des nouvelles. Elle s'inquiète pour Ladislav et encore plus pour Roman, son beau-frère, tombé aux mains des Russes au mois de juin. Il a été envoyé, croit-on, dans une forteresse du côté de Kiev. J'en frémis ! On sait trop ce que les Russes font de leurs prisonniers ! On raconte encore l'histoire affreuse des cent coups de pelle administrés à deux seigneurs de Galicie révoltés en 1794 : un coup le premier jour, deux coups le deuxième jour et ainsi de suite jusqu'au quatre-vingt-dix-huitième jour, puis retour à un coup, jamais cent, la mort au compte-gouttes... La torture inhumaine, sans espoir ! Ces monstres sont capables du pire. Que va-t-il lui arriver ?⁷ Il faut que je pense à autre chose, c'est trop triste, et que je revienne à des sujets plus plaisants !

Moi, par exemple ? Il y a trop, ou trop peu, de matière et je n'ai aucune envie de me livrer aujourd'hui... Je suis jolie, les autres le disent en tout cas, et je ne demande qu'à les croire... Je n'irai pas plus loin, cela devrait suffire !

Parlons de Mère pour commencer : la première place lui revient de droit ! Elle est la figure de proue, le pivot de la famille, la princesse-gouverneur (pas gouvernante..., le français a de ces subtilités !), sûre

6 - Isabelle, née en 1808, a épousé en juillet 1829 son cousin germain, le prince Ladislav Sangusko (voir annexes généalogiques).

7 - Le crâne rasé, dégradé de sa noblesse, il fut envoyé à pied aux mines de Sibérie. Relâché pour raison de santé en 1845, il put revenir en Pologne où il affranchit les serfs de ses domaines bien avant les réformes d'Alexandre II.

d'elle, tranchante, autoritaire. Elle a grandi à Dresde, dans le Royaume de Saxe où mes grands-parents maternels, le prince et la princesse Czartoryski s'étaient réfugiés après l'insurrection malheureuse de 1794 qui leur a valu la confiscation d'une grande partie de leurs domaines. Je n'ai pas connu mon grand-père Joseph-Clément Czartoryski mort avant ma naissance et ma grand-mère, ses filles mariées, s'est retirée à Rome dans le couvent des Ursulines. Dorothee lui doit son prénom : c'est doux, chantant Dorothee, j'aime bien. Hedwige, c'est si dur ! Et mes autres prénoms, Julie, Wanda ne sont guère mieux...

Les prénoms féminins, cela nous connaît dans la famille : Mère a quatre sœurs ! L'aînée, Marianne, a épousé un comte, Jean Potocki (mais pas l'écrivain-voyageur⁸, qui s'est suicidé l'année de ma naissance dans son château d'Ukraine et dont le fils a épousé une de mes tantes...) Je sais, c'est compliqué, toute la famille est compliquée. Je ne m'y retrouve pas toujours. Seule, Mère sait exactement qui est qui, avec tous les liens bien en place sur au moins trois générations ! La seconde, Clémentine, a épousé le prince Eustache Sangusko⁹. Lui, c'est mon héros depuis que je connais l'histoire de son amour fou pour Julie Lubomirska, une cousine germaine de mon père : lorsque cette Julie est morte en 1794, il se battait contre les Russes qui assiégeaient Varsovie ; il demanda un congé, traversa les lignes ennemies pour revoir une dernière fois la belle dont il était l'amant ; il arriva trop tard, les obsèques célébrées ; un prêtre soudoyé lui ouvrit le caveau et le cercueil ; on raconte qu'il pleura, qu'il embrassa la morte pour la rappeler à la vie... sans succès. L'amant, ivre de douleur, dut bien se consoler puisqu'il épousa, quatre ans plus tard, ma tante Clémentine ! Oh ! Comme je voudrais susciter un amour aussi passionné ! La

8 - Jean Potocki (1761-1815), auteur de nombreuses lettres, chroniques et mémoires et d'un roman d'aventures proches du fantastique (*Manuscrit trouvé à Saragosse*, 3^{ème} version, 1810), écrivait en français, langue qu'il possédait parfaitement. Une biographie récente (François Rosset et Dominique Triaire, *Jean Potocki*, Flammarion, 2004) retrace avec brio le destin étonnant de ce grand seigneur polonais, grand voyageur, passionné de sciences et d'histoire, à l'origine de témoignages précis et documentés comme de projets les plus fous.

9 - Le prince Eustache Sangusko (1768-1844) eut deux fils, Roman et Ladislas (voir tableaux généalogiques). Avec cette anecdote, on est en plein romantisme dénoncé en 1810 par le prince Charles-Joseph de Ligne : « cette maudite littérature allemande ».

troisième fille Czartoryska, Thérèse, ma mère, a épousé le prince Henri Lubomirski à Dresde en 1807. La quatrième, Joséphine, s'est mariée un an avant ma naissance avec Alfred Potocki, le fils du comte Potocki (l'écrivain) et c'est elle maintenant la châtelaine de Lancut au grand dam de Mère qui avait rêvé de ce destin... un vrai roman là aussi ! Enfin, la dernière, peut-être ma préférée tant elle est douce et charmante, c'est Célestine qui a épousé le comte Rzyszcwski. Et toutes ces tantes ont des enfants qui sont pour moi comme des frères et des sœurs : Julie, Sophie, Adam, Alfred, Alexandrine, où êtes-vous ? Sans vous, l'été se traîne, je me traîne...

23 juillet

La chaleur est accablante. Dorothée et moi sommes interdites de sortie. Le soleil gâte le teint et échauffe les esprits, répète Mère pour nous confiner à l'intérieur et nous mettre en prières... Sous prétexte de travail en retard, réfugiée dans ma chambre, je continue mon roman familial. Parler de Père est un bonheur ! C'est le plus bel homme que je connaisse, et encore ne l'ai-je pas vu dans sa jeunesse quand il suscitait admiration et convoitise !

Tout enfant, il était d'une grâce époustouflante et sa tante, la princesse Lubomirska, femme du prince-maréchal, qui n'avait que des filles, s'enticha de lui au point de l'enlever ! Prise d'adoration pour l'enfant, elle voulut l'élever et en faire son héritier, soutenant que ma grand-mère paternelle avait d'autres fils, elle. Ma grand-mère Lubomirska refusa, mais la princesse-maréchale n'abandonna pas son idée ; elle vint chez mes grands-parents en cachette, prit l'enfant, le glissa dans son manchon et partit avec lui à Vienne (cette histoire de manchon m'a toujours fait frissonner... comme si mon père avait été un petit chien !). Pour éviter le scandale et après de pénibles tractations, l'enfant fut laissé à sa tante qui le traîna dans toute l'Europe en 1785-1788 : elle l'emmena avec elle prendre les eaux à Karlsbad, circula en Italie de longs mois où elle engagea pour son éducation un historien et philosophe florentin, l'abbé Scipione Piattoli, séjourna en Suisse, s'installa à Paris où la réputation de beauté du jeune Henri (il avait huit ou neuf ans à l'époque) devint telle que la reine Marie-Antoinette voulut le voir. La reine ! A Versailles ! Mon

père m'a toujours raconté l'anecdote avec un sourire nostalgique. Il y eut la France. Il y eut l'Angleterre ; le séjour de la princesse-maréchale à Londres fut une longue suite de visites aux personnalités les plus en vue. Traité en attraction à Londres comme à Paris, mon père fut dessiné par le portraitiste à la mode, Richard Cosway, qui le représenta en négligé, séduisant en diable avec ses grands yeux et ses boucles abondantes.

On ne peut pas écrire le contraire : la princesse-maréchale était riche, très riche, elle savait s'entourer d'une assemblée brillante et elle sut donner à Père une éducation solide et des habitudes de grand de ce monde, même s'il fallait parfois supporter ses fougades et une autorité inflexible. Au compte de ses bizarreries il y avait son attrait pour le magnétisme de Mesmer¹⁰. Père raconte volontiers que, dans la voiture où il voyageait avec sa tante, il lui fallait souvent faire la chaîne magnétique en prenant la main de ses voisins. La princesse voulait faire repousser ses cheveux par ce procédé ! Jeunesse dorée, jeunesse vagabonde, jeunesse pendant laquelle Père apprit les langues, fit toutes sortes de rencontres intéressantes et se partagea entre Vienne l'hiver et les châteaux de sa tante l'été, dont le fameux Lancut en Galicie qui hébergea pendant les années sombres de la Révolution et de l'Empire nombre d'émigrés français¹¹.

Contrairement à sa promesse initiale, la princesse-maréchale ne légua pas Lancut à mon père. Elle eut en effet le malheur de perdre trop tôt sa fille préférée, Julie. Elle rapporta dès lors tout son amour sur ses petits fils orphelins, Alfred et Arthur. Alfred hérita de Lancut et ma tante Joséphine avec lui ! Père eut quand même sa part du gâteau : la princesse-maréchale lui céda deux maisons dont elle avait fait l'acquisition sur le bastion de Melk à Vienne. Père les fit raser et construire à la place, après son mariage, un grand palais, celui qui est

10 - Franz Anton Mesmer (1734-1815), médecin allemand installé à Paris en 1778 où il mit à la mode le magnétisme en utilisant son fameux baquet rempli d'eau, de limaille de fer et de verre pilé. Du couvercle émergeaient des tiges de fer : les malades, groupés autour du baquet, se tenaient par les pouces et appliquaient les pointes des tiges sur les parties malades de leurs corps. L'électricité statique déchargée était censée avoir des vertus thérapeutiques.

11 - Dont le comte de Boufflers, Elzéar de Sabran, le comte Méré etc. Lancut est un imposant château baroque construit au XVII^e siècle entre Cracovie et Lvov par la famille Lumomirski.

le nôtre actuellement, un palais tout neuf avec un grand porche à quatre colonnes et une façade ornée de hautes fenêtres et de pilastres. Quand je suis allée à Vienne et que j'ai découvert cette splendeur sur une hauteur, j'ai été éblouie ! Je me suis sentie vraiment princesse ! C'était autre chose que notre Przeworsk provincial... Voilà que je m'emballe ! Est-ce que nous pourrions retourner cet hiver à Vienne ? Je n'ose poser la question à Mère qui vit à l'évidence au jour le jour.

16 août

Ouf ! Nous rentrons dans quelques jours ! Ces vacances isolées et solitaires ont été interminables... La canicule a cessé assez vite. Heureusement. Et j'ai pu reprendre de longues courses en forêt. J'aime bien marcher, cela m'apaise. Tout chemin nouveau m'est invitation et tentation... Du coup, j'ai les joues toutes roses ; Mère ne s'y trompe pas et me gronde :

— Hedwige, tu es encore sortie sans chapeau.

Sans chapeau et sans Mademoiselle qui tord ses chevilles au moindre caillou et renâcle à l'exercice physique. Dorothee, plus vaillante qu'elle, me sert de chaperon en pépant et en gambadant. Finalement je n'ai pas été si malheureuse que cela ici...

25 août

M. de Lafayette a créé un comité pour collecter de l'argent destiné à l'insurrection. La France applaudit à l'héroïsme des Polonais, multiplie les déclarations vibrantes, mais ne se décide pas à bouger concrètement. Il paraît qu'un ministre aurait même déclaré à Paris que *le sang des Français n'appartient qu'à la France*¹². Et le nôtre alors ? Celui que les Polonais ont versé au service de Bonaparte, puis pendant la guerre d'Espagne aux défilés de Somosierra... Et le dévouement des Polonais enrôlés dans l'armée napoléonienne, le sacrifice du

12 - Il s'agit de Casimir Périer, président du Conseil, puis ministre de l'Intérieur en 1831. Il mourut du choléra en 1832.

prince Joseph Poniatowski¹³, la fidélité des lanciers polonais jusqu'à l'île d'Elbe ? Oublié tout cela ? Balayé ? Quelle honte ! Quelle farce ! Comment continuer la lutte quand nos paysans enrôlés ont des faux contre les fusils et nos cavaliers des lances contre les canons russes ? Avec des poignards en ultimes défenses ! Notre armée est, d'après les dernières nouvelles, vaillante mais à bout.

Le prince Czartoryski a envoyé en mission à Vienne le comte André Zamoyski¹⁴ pour solliciter l'intervention autrichienne au prix d'une offre humiliante : qu'un archiduc d'Autriche devienne roi de Pologne, que l'Autriche substitue au grand jour sa tutelle à celle de la Russie. Le chancelier Metternich, d'après Père, a d'abord semblé alléché (quelle montée en puissance pour son pays !) avant de reculer : la Russie était par trop redoutable ! La mission du comte André a échoué. Il est rentré avec des conseils d'apaisement et de prudence : que les Polonais prennent leur mal en patience et renoncent à une indépendance gagnée par la force. Rien de bon ni de durable ne pourrait résulter de leur résistance... L'Autriche veillerait à contenir les excès de la politique du Tsar et à faire respecter une domination acceptable... Une domination acceptable !!! Mais la domination russe, c'est de la tyrannie ! Si les Français nous abandonnent, si les Autrichiens nous abandonnent, c'est que Dieu lui-même nous abandonne ! Pourquoi ? Où sont nos crimes ? Je suis révoltée.

10 septembre

Les Russes ont pris Varsovie ! L'affreux Paskievitch¹⁵ triomphe ! C'est la fin ! Désastre ! Souffrances inutiles ! Nous avons cru pouvoir secouer le joug odieux des Russes, conquérir notre indépendance avec nos armes et notre détermination, tous unis dans un même élan : *Nous*

13 - Joseph Poniatowski (1763-1813), officier polonais nommé par Napoléon ministre de la guerre du Duché de Varsovie (1806). Il s'illustra dans la Grande armée, devint maréchal d'Empire à Leipzig (octobre 1813) mais se noya quelques jours plus tard dans l'Elster alors qu'il était chargé de protéger ses abords.

14 - André Zamoyski, riche propriétaire terrien apprécié pour sa sagesse et sa modération.

15 - Paskievitch, général russe qui écrasa l'insurrection et prit Varsovie le 7 septembre 1831.

*reprendrons par l'épée ce que l'étranger nous a pris par la force*¹⁶. Nous ne reprendrons rien du tout, nous avons échoué et, une fois de plus, nous n'avons que nos larmes. A la maison, mes parents ne les cachent plus et leur peine se double d'une autre angoisse : les paysans s'agitent dans plusieurs villages. J'entends parler de Rouges avides de bouleversement social et de terres. J'ai surpris cette formule bizarre de péril jacobin... Péril jacobin ? J'imagine que cela a quelque chose de révolutionnaire... Je n'ai pas osé demander d'explication. Mère est assez nerveuse comme cela... Mes parents débattent devant nous : rester, faire face ? Se mettre à l'abri et fuir ? Mademoiselle, elle, a tranché : elle nous quitte pour regagner la France. Plongée dans ses malles, elle ne dissimule pas son soulagement :

— Des barbares, tous des barbares !

Elle n'est pas très fière, pourtant, de la défaillance de son pays :

— Des lâches, tous des lâches !

Elle pleure et gémit, ce qui agace Mère et m'exaspère : qu'elle parte ! Qu'elle remporte avec elle sa culture, ses certitudes françaises et... son dictionnaire ! Je ne veux plus entendre parler de la France. Moi qui l'aimais tant, j'ai trop compté sur elle ! *La cause des Nations*, mensonge, mensonge ! Etre polonaise était pour moi une évidence, une fierté bien naturelle. Je le vis maintenant comme une malédiction.

1^{er} octobre 1831

Les Russes poursuivant leur avance sont entrés, dit-on, à Cracovie¹⁷, ville dont la liberté était pourtant garantie, nous ne sommes plus en sécurité. Les Russes sont sans pitié : ils emprisonnent, exécutent ou déportent tous les hommes jeunes suspectés d'avoir prêté main forte à la rébellion. Nombre d'entre eux ont fui à la hâte par le pont sur la Vistule qui sépare Cracovie de Podgorze, ville totalement autrichienne où les Russes n'ont pu les poursuivre. Mon beau-frère Ladislav, revenu indemne des combats, s'est déguisé en domestique

16 - Mazurka de Dombrowski (ou Dabrowski), général polonais, organisateur de la Légion polonaise qui a combattu en Italie aux côtés de Bonaparte. Ce chant est devenu au XX^e siècle l'hymne national polonais.

17 - La menace russe fut sans suite. Cracovie resta un territoire libre au statut particulier jusqu'en 1846.

pour franchir le pont juste avant sa fermeture. Lui est à l'abri. Mais Père ? Mais Georges ? Pour l'instant, Père ne veut d'un départ ni pour l'un ni pour l'autre. Père ne veut pas s'éloigner de nos terres, de nos gens, de nos maisons et Georges a des études à faire (si c'est possible !). Il ne veut compromettre ni l'avenir de son fils ni nos intérêts matériels. En revanche, Père hâte le départ de ses femmes, le plus loin possible... Dans un endroit sûr où nous attendrons le retour au calme. Aller où ? A Vienne ? Nous y avons un toit mais le gouvernement autrichien a montré une telle faiblesse envers les Russes qu'il ne serait guère prudent de lui faire confiance. Père penche pour Paris. La France se déclare prête à accueillir les réfugiés polonais (c'est bien le moins qu'elle puisse faire !) et nous retrouverions en France des amis, des parents susceptibles de nous aider. Notre Président, Adam Czartoryski, condamné à mort par Nicolas I^{er}, y a trouvé refuge avec sa femme et ses fils... Et bien d'autres... Nous éviterions, à Paris, l'isolement.

Mère, comme toujours, a imposé ses vues, différentes ! Ce sera Rome ! Les Etats du Pape offrent, dit-elle, la meilleure protection envisageable pour des catholiques aussi fervents que des Polonais. Et, à Rome, il y a Grand-mère, cette grand-mère Czartoryska que je ne connais pas... Rome ! J'en suis restée muette quand Mère a lancé ce nom ! Rome, c'est sublime ! Je suis triste à l'idée de quitter Père et Georges, mais transportée à la perspective de découvrir l'Italie. Je sens que je vais adorer l'Italie : Père m'en a parlé souvent tant il a été impressionné par son long périple dans le pays du soleil et des artistes. A la réflexion, Paris, c'était excitant aussi ! Dommage que nous ne partions pas ensemble, tous les cinq. J'aurais le cœur plus léger.

6 octobre

Nous sommes dans les préparatifs et Mère m'impose un tri sévère :
— Non, Hedwige, tu n'emportes pas tous ces livres, ni ces fourrures, trop chaudes, trop encombrantes pour l'Italie. Pas ce coffret non plus, ton écritoire si tu veux et tes cahiers bien sûr : tu vas en avoir des nouveautés à y noter ! Rome est une grande ville, nous y trouverons tout ce qui nous manque. Emporte le strict nécessaire.

- Je ne parle pas l'italien comme Père... J'aurais dû apprendre avec lui.
- Cela viendra vite : l'italien est une langue facile, ensoleillée, une des plus jolies langues du monde. Et puis, tu parleras comme ici français, anglais, allemand et même polonais... Je suis certaine que nous rencontrerons à Rome de nombreux Polonais, à commencer par Grand-mère !

Hier j'étais rouge, échevelée, aux prises avec le remplissage de ma malle quand nous avons eu la visite surprise des Zamoyski. Eux aussi hésitent sur la conduite à suivre : rester pour veiller sur les biens familiaux (immenses !) au risque de subir confiscation et représailles ou prendre le chemin de l'exil. Père n'a pu que leur avouer son impuissance à les conseiller : s'il savait lui-même où était la meilleure voie...

A un moment, je me suis retrouvée seule avec le beau Ladislas Zamoyski qui m'a murmuré :

- Dommage ! J'aimais bien ma jolie petite cousine... et il m'a caressé la nuque en plantant ses yeux dans les miens.

Ce contact osé, ce double contact (je n'avais pas eu le temps de baisser les yeux !) m'a tourneboulée, comme disait Mademoiselle à la moindre contrariété : ce Ladislas qui occupait mes rêveries se déclarait (mais se déclarait-il ou badinait-il seulement ?) juste au moment où je quittais le pays. C'était trop bête, trop troublant, trop tout court. J'ai éclaté en sanglots au grand embarras de notre visiteur. Mère, en accourant, lui a sauvé la mise :

- Cette petite est très impressionnable. Nous vivons tous sur nos nerfs. Il est temps de partir, de changer de lieux... Que demander de mieux que ceux de l'Italie puisque la Pologne devient invivable !

22 octobre

Nous sommes parties hier, Mère, Dorothee et moi, avec deux domestiques seulement et des bagages réduits. Adèle, malade, n'est pas du voyage : c'est un déchirement, mais ce n'est pas le pire ! Père me manque déjà et Georges et les autres, un autre surtout qui a si bien jeté le trouble dans mon âme. Et Isabelle ? et mes cousins ? Vont-ils

partir eux aussi ? J'ai dessiné à la hâte (mais je ne suis pas très douée pour le dessin, je suis meilleure pour le chant et la musique...) notre maison, ce Przeworsk où j'ai été si heureuse sans le savoir ! C'est maintenant que je réalise tout ce que je quitte. Pour le coup, je sens mon âge (Mademoiselle serait contente !). L'insouciance de mes jeunes années, c'est fini. La Pologne est derrière nous. Reviendrons-nous ici ? Je ressasse des questions sans réponse, je me laisse déjà envahir par les regrets et le chagrin. L'inconnu m'attire et m'effraie. J'étouffe. Tassée dans la berline qui nous emportait vers Vienne (nous traversons l'Autriche pour gagner l'Italie), je n'étais plus qu'une boule informe, le visage ravagé par les larmes. Mère, raidie, m'a tancée en allemand, sans douceur aucune :

— Hedwige, un peu de tenue. Fais comme Dorothée ! Dors !

La fin de la Pologne
les trois partages : 1772, 1793, 1795

Au milieu du XVIII^e siècle, la Pologne était le plus vaste pays de l'Europe après la Russie, mais un pays faible, ni monarchie ni république, où le souverain, élu de manière archaïque, était une marionnette soumise au pouvoir des magnats défendant leur liberté dorée faite de privilèges, de clientélisme, de rivalités familiales et locales, au besoin avec l'appui ou la protection (intéressée) des puissances voisines.

Le chaos polonais suscita les convoitises de ces puissances :

En 1772 (1^{er} partage), Joseph II d'Autriche s'empara de 83 000 km² au sud de la Pologne, la Russie de Catherine II absorba la Lituanie et quelques 92 000 km² à l'est et la Prusse de Frédéric II des territoires à l'embouchure de la Vistule.

En 1791, dans un sursaut patriotique, la Diète de Varsovie adopta une constitution moderne, la première de ce genre sur le continent européen. Cette Constitution du 3 mai avait été rédigée par trois hommes : le magnat Ignace Potocki, le secrétaire du roi, Scipione Piattoli (celui-là même qui avait été précepteur du jeune Henri Lubomirski) et le roi Stanislas-Auguste. La Pologne devenait une monarchie héréditaire, constitutionnelle et quasi parlementaire.

En réaction (2^e partage), Prusse et Russie se servirent une nouvelle fois. Il ne restait plus qu'une Pologne-croupion de 212 000 km² et 4 millions d'habitants (12 millions avant le 1^{er} partage).

Un deuxième sursaut patriotique fut marqué par l'insurrection conduite par Tadeusz Kosciuszko en 1794 au nom de la liberté, de l'intégrité territoriale et de l'indépendance. Les puissances voisines décidèrent d'en finir avec cette Pologne présentant pour elles un danger de contagion révolutionnaire.

En 1795 (3^e partage), ce fut le coup de grâce : la Pologne était rayée de la carte de l'Europe en tant qu'Etat (mais la nation polonaise était bien vivante). Le dernier roi, Stanislas-Auguste, abdiqua en 1796. Kosciuszko, réfugié en France, vécut dix-sept ans à Montigny-sur-Loing avant de mourir en Suisse.

Chapitre II

Fièvres romaines (novembre 1831 – juillet 1832)

*O terre du passé, que faire en tes collines ?
Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines,
Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort,
On se retourne en vain vers les vivants : tout dort,
Tout, jusqu'aux souvenirs de ton antique histoire,
Qui te feraient du moins rougir devant ta gloire !
Tout dort, et cependant l'univers est debout !
Par le siècle emporté tout marche, ailleurs, partout !
Lamartine, Adieu à l'Italie, 1825*

12 novembre, Trieste

Voyager avec Mère est du grand art ! Charme et autorité déployés, elle se comporte partout en souveraine et s'arrange pour être traitée comme telle. Impérieuse ! L'adjectif est fait pour elle ! Mais ici, à Trieste, elle se heurte à un obstacle qu'elle n'a pu contourner : comme nous arrivons de provinces autrichiennes suspectes de choléra, nous sommes bloquées en quarantaine. Principe de précaution. L'administration veut être certaine que nous n'apportons pas le fléau dans nos bagages. C'est contrariant, mais c'est la règle ! Je ne me plains pas de cette attente forcée : Trieste est une ville d'apparence autrichienne... avec des palmiers (le choc !) et la mer (autre choc !). La mer, j'avais tant de mal à l'imaginer malgré toutes les descriptions. Cet horizon mouvant, bleu, gris, infini respire et m'aspire. C'est